

Fiction & Cie



Maryline Desbiolles

LA SCÈNE

roman

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION
« *Fiction & Cie* »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN : 978-2-02-102379-4

© Éditions du Seuil, janvier 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

www.fictionetcie.com

L'avènement de la mathématique moderne, la Mathématique, coïncida avec notre entrée au collège : les mathématiques et leur pluriel rabat-joie étaient voués aux orties. Notre jeune professeur aux yeux brillants était l'ardent chevalier de cette discipline nouvelle, et nul doute qu'il nous adouberait si nous nous en montrions dignes. J'éprouve à nouveau la fierté d'écrire Mathématique sans s sur la page de garde du cahier. On passe du pluriel au singulier, et tout est changé. On apprendait ce qu'aucun autre collégien n'avait appris jusque-là : les ensembles, les éléments, l'appartenance ou non des éléments aux ensembles, l'intersection, l'union et l'inclusion et les signes pour les noter comme autant de figures de notre blason. Nous pensions que la théorie des ensembles venait d'être créée. En réalité cette théorie qui propose ni plus ni moins un fondement aux mathématiques fut systématisée par le mathématicien Georg Cantor à la fin du XIX^e siècle, et controversée à cause de sa modernité. La puissance

de création de Cantor s'interrompit d'ailleurs de bonne heure comme il fut tourmenté par ce qu'on appelait alors une maladie nerveuse à laquelle n'était sans doute pas étrangère l'incompréhension quasi générale qui accueillit ses travaux. Se cachait ainsi un premier enseignement : ce qui est moderne l'est pour toujours, d'autant plus ce qui est trop moderne que l'on a éternellement du mal à avaler. La théorie des ensembles fut enseignée seulement quatre ou cinq ans au collège, et nous, les élèves pionniers, étions déclarés sacrifiés. La noble Mathématique rentra dans les eaux des mathématiques.

Quelques-uns d'entre nous, dont j'étais, on l'aura compris, avaient pourtant été enflammés par la théorie des ensembles, et orientés en seconde scientifique où l'algèbre et la géométrie, surtout la géométrie en ce qui me concerne, firent rapidement battre de l'aile notre enthousiasme. Le deuxième enseignement était qu'on pouvait être sacrifié et enflammé en même temps, que ce bûcher nous mettait à l'écart : la voie de la chevalerie est solitaire.

L'autre jour, dans un dîner, mon voisin de table se révéla mathématicien. Nous n'avons pas parlé de choses et d'autres. Avec la fougue transmise par notre jeune professeur, je redécouvrais les notions de la théorie des ensembles enseignées au collège, auxquelles depuis je n'avais plus pensé, et qui ainsi me parvenaient intactes, comme des dessins que l'on retrouverait roulés au fond d'un placard,

et dont l'intensité des couleurs, jamais usées par la lumière ni par notre regard, jaillirait comme au premier jour. Cette allusion aux dessins n'est pas fortuite, car ce qui me revenait avec précision étaient les figures et les symboles de la théorie des ensembles que j'aurais pu sans hésiter tracer sur la nappe pour mon voisin. Les ensembles eux-mêmes, de grossiers ovales, œufs ou pommes de terre comme on voudra, et dont le chevauchement abrite parfois les éléments communs, autrement dit l'intersection représentée par une petite arche, cependant que l'union l'est par une petite auge. Arche, auge, coque ou E majuscule qui ferait le gros dos et aurait les bras allongés pour signifier qu'un élément appartient, ou si l'E allongé est barré, qu'il n'appartient pas, coque évidée pour montrer qu'un ensemble est inclus dans un autre (le petit œuf dans l'œuf plus grand, il est drôle de le préciser entre parenthèses), qu'il est une partie ou un sous-ensemble de cet autre: tous les éléments du petit œuf sont aussi les éléments du grand œuf, éléments dont on peut énoncer la liste entre accolades, farandole entre festons, les accolades sont plaisantes à dessiner. Ce qui explique peut-être pourquoi l'ensemble vide, noté par un cercle barré, et privé de tout élément, qui n'appelle donc aucune accolade, me laisse froide, comme me laisse froide, et, plus encore, m'attriste que l'intersection entre deux ensembles soit égale à l'ensemble vide, une arche en pure perte en somme, ce qui implique que les deux ensembles sont sans appel disjoints.

Prenons un exemple, aurait dit notre jeune professeur aux yeux brillants : soit l'ensemble A (car les ensembles sont notés par des lettres majuscules et les éléments par des minuscules), l'ensemble que l'on pourra définir en compréhension par : les lecteurs de ce livre, ou en extension par $\{x, y, z, \dots\}$, autrement dit : Pierre, Paul ou Jacques, suivis, osons l'espérer, de points de suspension ; eh bien l'ensemble A aura de multiples occasions de rencontrer ou de « couper » un autre ensemble, l'ensemble des lecteurs, L , notamment, dont A n'est qu'un sous-ensemble, ce qui revient à dire que l'intersection de A (les lecteurs de ce livre) et de L (les lecteurs tout court) est égale à A . Examinons aussi l'ensemble des hommes et des femmes aux yeux brillants (dont au moins, je l'espère, le professeur de mathématiques, moins jeune désormais, à la retraite sans doute, mais, gageons-le, dont les yeux brillent toujours, et à qui je tenterai de faire parvenir ce livre coûte que coûte) ou, pourquoi pas, l'ensemble des amateurs de seiche farcie. On m'opposera que l'ensemble A sera disjoint de quantité d'autres ensembles, notamment de l'ensemble de ceux qui ne savent pas lire, qui détestent les livres ou les mathématiques et singulièrement la Mathématique (quoique je ne puisse m'empêcher de nourrir quelque espoir à l'endroit de ces derniers) ou encore qui habiteraient Saint-Félix-Lauragais et qui, massivement, sans exception, pour une raison inconnue, n'auraient eu aucun appétit pour ce livre.

Et comme je renouais devant mon voisin de table avec ces bribes qu'on m'avait autrefois enseignées, il me semblait que je mettais joyeusement à jour un vocabulaire et une grammaire qui accompagnaient une manière de penser, une manière de vouloir à toute force composer des ensembles avec des éléments qui à première vue n'auraient rien eu à faire entre eux, mais qui, mettons, par leurs noms, par la grâce d'une assonance commune à leurs noms, seraient réunis, enserrés dans des accolades rêvées ; je mettais joyeusement à jour le désir forcené de composer des ensembles, de les réunir, de leur trouver des intersections en auscultant leurs propriétés, en les tirant au besoin par les cheveux, désir qui n'est autre au fond que celui de l'écriture.

Intersections

Que la théorie des ensembles me revînt lors d'un repas de vernissage où je me trouvai par hasard près d'un mathématicien me fit sans doute imaginer la table elle-même comme la figure d'un ensemble représenté, on l'a vu, par un ovale, mais aussi un cercle, un carré, un rectangle (qui pourraient tous trois dessiner les contours d'une table), ou n'importe quelle ligne fermée sans point double. Les convives en seraient les éléments, chacun d'eux vérifiant la propriété de se trouver autour de la table.

Avais-je déjà cela en tête lors d'un court séjour en Italie, sur le bord de mer ligure, et plus exactement à Finale Ligure qui ne clôt pas la région comme son nom pourrait le faire croire, qui n'est pas l'ultime ville du littoral ligure, mais qui laisse entendre le secret éloignement de cette côte peu connue au fond, peu prisée, réputée beaucoup moins chic que la Riviera française qu'adorent les riches Lombards, cette côte peu touchée dont le nom de Finale Ligure dit assez qu'elle est aux confins, et pour

cela laissée heureusement à sa désuétude, d'autant plus en mai quand la plage est déserte et l'eau encore un peu froide, la plage de Punta est, la plage de la pointe est, confins des confins ?

En remontant dans les terres, un peu au-dessus de l'usine abandonnée, vers la vieille ville qui fut autrefois, du temps des Espagnols, reliée à Milan par la magnifique voie pavée carrossable, la via Beretta dont il reste quelques kilomètres, la via Beretta dite aussi « route de la reine » construite afin que Marguerite-Thérèse (celle-là même qui, infante, fut peinte par Vélasquez, sous le dais rouge, en sa robe empesée et large comme un lustre), débarquant ici qui appartenait alors à son royaume, pût rejoindre Vienne via Milan ainsi que son oncle et mari Léopold d'Autriche, en remontant dans les terres, il est une heure de l'après-midi, je rentre dans une trattoria qui ne paie pas de mine si ce n'est que l'ardoise sur le trottoir annonçant fritto misto et autres spaghetti alle vongole est alléchante. On entre dans une pièce sombre comme une grotte, et minuscule. Mais contre toute attente la salle à manger est installée dans une véranda qui donne sur un jardin planté d'orangers. Les Italiens savent y faire. L'endroit respire moins le bricolage que le neuf, et l'ampleur de la salle, d'assez plaisantes photos de légumes sur le mur, la lumière, la vue sur le jardin, font oublier la précarité de la construction. Les tables nappées de tissu blanc comme il se doit sont luxueusement éloignées les unes

des autres : on peut regarder les clients sans les gêner, sans qu'ils le voient, en faisant mine d'admirer le jardin, de rêver, le regard perdu dans les orangers. La salle est comble, des habitués semble-t-il, peut-être des collègues, un couple, et dans l'angle, près de la vitre, une grande table rectangulaire réunissant seulement des hommes, onze hommes, un à chaque bout, cinq d'un côté de la table, quatre en face, le compte y est. Est-ce à cause de la lumière qui éclabousse la table comme une peinture, des orangers en arrière-plan qui font comme une *veduta*? ou alors ne peut-on tout simplement pas s'empêcher de penser à la Cène devant ce repas pris entre de nombreux hommes, à une longue table rectangulaire comme elle l'est toujours dans les tableaux de la Cène que nous avons tant vus en Italie? Ils ne sont pas treize, je jurerais entendre l'un d'eux dire Nous sommes onze, *undici* en italien, Dieu merci pas treize, et sans doute fait-il secrètement les cornes avec les doigts sous la table pour plus de sûreté. Ils ne sont pas treize, pas même douze. Jésus n'est pas là à l'évidence, déjà trahi, déjà livré, donné et même abandonné, déjà mort. Et peut-être s'agit-il du repas après Pâques, après que Judas s'est pendu, et n'a pas encore été remplacé par Matthias qui fut tiré au sort. Dans l'église de Jérusalem, ils étaient deux à être proposés au tirage au sort pour remplacer Judas : Joseph, dit Barsabbas, surnommé Justus, et Matthias. Et j'imagine ce repas qui réunit les onze apôtres discutant des mérites des deux

hommes. On ne sait rien de Matthias sinon qu'il a été témoin de toute l'histoire de Jésus, et entièrement fidèle. Remplaçant comme au football (ce qu'évoque le chiffre onze qui est aussi le nombre de joueurs d'une équipe de football), mais comment remplacer le joueur Judas? Il faut sans doute chercher du côté de toute (toute l'histoire) et entièrement (entièrement fidèle), Matthias, l'intégrité de la présence de Matthias devant peut-être compenser, panser, les trous, fosse, gouffre sans fond, dépression, de Judas. Je vois Matthias sinon obèse, du moins couvert d'un vêtement très ample, une sorte d'épais, de débordant pourpoint qui remplit totalement, énormément, la place vacante de Judas, et son cul rembourré, molletonné à souhait, garnissant le creux laissé par la pendaison de l'apôtre comme la pâte son moule, l'excédent qui dépasse avec générosité et qu'il est doux de détacher en s'aidant du tranchant du moule, de malaxer à nouveau, et de former une autre petite boule de pâte qu'on collera sur la branche d'un arbre, devant la maison, pour les oiseaux : ils en sont friands.

On m'opposera que la cène n'est pas le déjeuner, mais le repas du soir. Dans les tableaux, cependant, le ciel par la fenêtre est presque toujours bleu, et la lumière abondante, celui du Perugino comme la fresque de Leonardo (même si je n'oublie pas le contre-exemple du Tintoretto très sombre, avec les apôtres éclairés par leurs seules auréoles comme autant de flashes avant l'heure). Il n'est pas

impossible que le Christ et ses disciples mangent tôt, qu'il s'agisse de la lumière d'une belle fin d'après-midi, je ne peux décidément pas l'associer au dîner, mais à ces festins du milieu de la journée qui, sacrés ou pas, semblent ne devoir finir jamais. Drôle de festin que la Cène où les convives apprennent que leur maître va être trahi et livré par l'un d'eux, ce qui arrivera en effet quelques heures plus tard, alors qu'ils n'auront digéré ni la nouvelle ni le repas. Drôle de festin, toutes proportions gardées, que celui de la communion de ma sœur où notre voisin perdit soudain la tête, ne sachant plus du tout où il se trouvait, et, avant de quitter précipitamment la table avec sa femme, s'accrocha à mon père, l'exhortant, la voix tremblante d'effroi, de le protéger du fou qui le poursuivait. Drôles de festins censés célébrer les grands moments de la vie et nous rappelant ainsi à chaque fois un peu plus sinon notre imminente crucifixion, du moins notre fin prochaine. Nous rions et nous comptons les disparus, nous rions et nos rires ne s'échappent pas comme ils devraient, ailés, mélangés aux nuages, car ils sont fixés par des photos, nous rions, mais nous ne savons pas chanter pour faire la nique à la mort. Du moins nous mangeons et buvons. Mais nous les enfants nous n'avons aucune envie de rester à table pendant des heures, ni de voir nos parents un peu rougeauds, un peu échauffés, échanger avec leurs amis des plaisanteries que nous ne comprenions pas tout à fait mais suffisamment

pour qu'elles nous mettent mal à l'aise. Nous les enfants, les petites filles d'honneur, habillées en rose saucisse (sauce à laquelle je pensais aussi à cause des rubans qui nous ficelaient la taille et faisaient rebondir le ventre de certaines d'entre nous trop potelées), pourvues de petits sacs assortis, et d'anglaises ainsi que d'accroche-cœurs sur le front pour achever de nous rendre ridicules après des heures passées chez le coiffeur, la coiffeuse en l'occurrence, qui s'extasiait sur nos minois enjolivés par ses soins, et que, sitôt échappées, nous prenions un si grand plaisir à saccager, l'échafaudage des barrettes invisibles vite démoli, nos boucles dérivant sur nos têtes de jeunes méduses, nos petits sasacs désormais remplis de cailloux, de feuilles et d'escargots aux trois quarts écrasés, et nos robes roses mais d'un rose, nos robes de fausses princesses, sans paillettes ni rien de doré, ruinées dans la poussière où nous nous traînions exprès sur les coudes, sur les fesses, sur les genoux, petites cochonnes ruantes et regimbantes pas encore réduites à l'état de saucisses. Nous pouvions plus difficilement nous échapper si nous étions sur la sellette. Petite communion, dite aussi communion privée, pour ma sœur (son cursus religieux s'arrêtant là comme nous déménageâmes du petit village où nous avons toujours habité pour la ville où il ne fut plus jamais question de messe ni de catéchisme, comme si habiter en ville nous affranchissait des rituels et que, connaissant plus de civilisation, nous connaissions en

réalité le chaos originel avec lequel il nous fallait faire corps), et pour moi, l'aînée, grande communion ou communion solennelle, il me semble que nous disions plus volontiers grande communion, comprenant bien que nous quitterions bientôt l'enfance avec nos aubes de mariée solitaire dont l'incomplétude était tout à coup criante, appelait des unions moins mystiques. Encore que pour moi la communion solennelle fut loin d'être mystique, et signa même la fin d'une tentation qu'aurait pu porter l'Église, comme la cérémonie me parut soudain vide et navrante de conformisme social, que le curé refusait de répondre à mes questions, refusait même qu'on lui pose des questions, ce qui le mettait en colère, le faisait devenir tout rouge et laid comme un dindon (mais je ne pouvais comprendre que c'était seulement l'expression de son propre désarroi, et qu'un autre plus aguerri aurait pu me répondre), sans compter la débauche de cadeaux qui paraissaient le véritable enjeu de ce que j'appelais avec rage une mascarade, et bien que le don d'un stylo à plume en or me fit battre le cœur, stylo qu'on me vola quelques semaines plus tard au collège où je l'avais pris avec moi bien imprudemment, peut-être bien immodestement, et je n'ai pas oublié non plus les anneaux d'or qui me valurent d'avoir les oreilles percées dans la bijouterie où officia un nain qui faisait grimacer mes treize ans entre ma grand-mère et mon père au-dessus de nous, le nain et moi, si loin soudain. Pour

le repas de la petite communion de ma sœur, on s'était installés chez des amis qui possédaient une terrasse pas si grande que nous l'avions cru, on avait dû investir le couloir aussi. Le repas de ma grande communion se fit au restaurant, le restaurant *Les Grands Prés*, assez chic, c'était intimidant, j'étais au centre de l'immense table, et même des immenses tables, la famille de Savoie était venue pour l'occasion, j'avais enlevé le voile sur mes cheveux mais gardé un large serre-tête blanc et l'aube bien entendu, il y avait des fleurs blanches partout, des lys, des roses, c'était quand même beau tout ce blanc, et je n'avais pas envie de salir ma robe.

Onze hommes, mais rarement tous à table en même temps, il y en a toujours un pour sortir dans le jardin, le téléphone mobile à l'oreille, le *telefonino* dont la sonnerie vient de retentir en fanfare, si on peut dire pour qualifier les musiques pop ou les bruitages (pleurs de bébé notamment, délicieux, flatteurs, il faut croire, pour ces jeunes pères italiens) qui font office de sonneries, il y en a toujours un ou deux pour sortir dans le jardin, et même un petit groupe quand il s'agit de fumer entre les plats, mais pour le moment personne ne bouge, ils se servent de fritto misto dont ils se font passer, de main en main, l'immense et magnifique assemblage, langoustines, gambas, seiches, sardines, filets de flétan, rougets, enchevêtrés gracieusement comme s'ils avaient retrouvé dans la friture la légèreté du vivant, des ouvriers, j'en jurerais à leur carrure, leurs

muscles soulignés parfois par des tatouages qui dépassent des manches courtes, et leurs mains justement, des mains qu'on remarque, des mains qui comptent, non pas qu'elles soient si grosses, et d'où je suis je ne peux pas voir si elles sont calleuses, si les ongles sont noirs, une manière plutôt de se saisir du plat, des ouvriers pas du tout en tenue de travail, ils se sont changés bien sûr, d'autant qu'il s'agit sans doute d'un repas exceptionnel, la fin du chantier peut-être, des ouvriers et le contremaître, je me fie à ses lunettes à fine monture et à la chemise qu'il est le seul à porter, les «ouvriers» arborant des T-shirts bariolés, et est-ce parce que je crois qu'il est le contremaître que je lui prête d'être aussi plus retenu, de rire moins fort aux bonnes histoires des uns et des autres ?

La lumière, surtout la lumière. Qui enveloppe les onze hommes, la nappe blanche, les couverts, les bouteilles d'eau, les carafes de vin blanc pâle dont j'ai moi aussi un pichet sur ma table, un vin blanc léger très jeune, presque pétillant, et le beau plat de poissons frits. Sans elle, sans la lumière, pas de Cène, encore moins de tableau de la Cène.

Je retrouve une photo que je cherchais depuis longtemps. Au premier plan les larges dalles de pierre plate, irrégulières, qui mènent à la longue et étroite table en bois où est réunie une partie de ma famille italienne qui pose pour le photographe, mon père à n'en pas douter. Sept personnes debout, derrière la table, et quatre

devant dont trois assises et une debout, moi, mais si petite encore que je ne dépasse pas les personnes assises. Sept et quatre font onze. Je ne suis pas très étonnée par le résultat de ce rapide calcul. Il me semble que j'ai simplement vérifié qu'il y avait là aussi onze personnes autour de la table, nombre d'or de la tablée, alexandrin boiteux, j'aime Verlaine pour son goût de l'impair. Quatre hommes et un garçonnet, cinq femmes et une petite fille. Les hommes occupent la droite de la table, les femmes la gauche. À l'extrémité, mon arrière-grand-père est très droit, très digne, il tient un tire-bouchon des deux mains, comme s'il tenait le saint sacrement, le soleil se reflète sur ses lunettes, les hommes à côté de lui, mon grand-oncle Sandro, je crois, et un autre que je ne reconnais pas, font mine de servir du vin contenu dans une fiasque et une grosse bouteille d'un litre et demi, leur vin blanc dont ils sont si fiers, mais qui ne supporte pas le voyage et qui devient une piquette sitôt que nous arrivons en France, comme s'il devait être soutenu par la générosité envahissante de ma famille italienne, par sa chaleur, son patois, et peut-être surtout sa fierté, sa foi communicative en son vin, sans oublier le paysage de ce commencement de la Toscane, au-dessus de Massa Carrara, où dominent les forêts de châtaigniers. Les hommes d'un côté, les femmes de l'autre qui, quant à elles, portent un toast, leur verre levé bien haut et l'air enjoué, mes grands-tantes Rina et Silvana, ma mère, la

Julien Péluchon, *Formications*
Patrice Pluyette, *Blanche*
Norman Manea, *Le Retour du Hooligan*
Jean-Pierre Martin, *Le Livre des hontes*
Xabi Molia, *Reprise des hostilités*
Maryline Desbiolles, *C'est pourtant pas la guerre*
Maryline Desbiolles, *Les Corbeaux*
Emmanuel Loi, *Une dette (Deleuze, Duras, Debord)*
Éric Pessan, *Cela n'arrivera jamais*
Emmanuel Rabu, *Tryphon Tournesol et Isidore Isou*
Fabrice Pataut, *En haut des marches*
Sophie Maurer, *Asthmes*
Centre Roland-Barthes, *Le Corps, le sens*
Jacques Lacarrière, *Le Pays sous l'écorce* (rééd.)
Jacques Henric, *Politique*
Alain Tanner, *Ciné-mélanges*
Thomas Pynchon, *L'Arc-en-ciel de la gravité* (rééd.)
Antoine Volodine, *Songes de Mevlido*
Lydie Salvayre, *Portrait de l'écrivain en animal domestique*
Charly Delwart, *Circuit*
Alain Fleischer, *Quelques obscurcissements*
Jean Hatzfeld, *La Stratégie des antilopes*
Denis Roche, *La photographie est interminable*
Norman Manea, *L'Heure exacte*
Jean-Marie Gleize, *Film à venir*
Christian Boltanski et Catherine Grenier, *La Vie possible de
Christian Boltanski*
Michel Braudeau, *Café*
Jacques Roubaud, *Impératif catégorique*
Jacques Roubaud, *Parc sauvage*
Charles Robinson, *Génie du proxénétisme*
Christine Jordis, *Un lien étroit*
Emmanuelle Heidsieck, *Il risque de pleuvoir*

Avril Ventura, *Ce qui manque*
Emmanuel Adely, *Genèse (Chronologie)*
et *Genèse (Plateaux)*
Jean-Christophe Bailly, *L'Instant et son ombre*
Maryline Desbiolles, *Les Draps du peintre*
Catherine Grenier, *La Revanche des émotions. Essai sur l'art
contemporain*
Robert Coover, *Noir*
Patrice Pluyette, *La Traversée du Mozambique par temps calme*
Olivier Rolin, *Un chasseur de lions*
Christine Angot, *Le Marché des amants*
Thomas Pynchon, *Contre-jour*
Lou Reed, *Traverser le feu. Intégrale des chansons*
Centre Roland-Barthes, *Vivre le sens*
Chloé Delaume, *Dans ma maison sous terre*
Patrick Deville, *Equatoria*
Roland Barthes, *Journal de deuil*
Alain Veinstein, *Le Développement des lignes*
Alain Ferry, *Mémoire d'un fou d'Emma*
Allen S. Weiss, *Le Livre bouffon. Baudelaire à l'Académie*
Gérard Genette, *Codicille*
Pavel Hak, *Warax*
Jocelyn Bonnerave, *Nouveaux Indiens*
Paul Beatty, *Slumberland*
Lydie Salvayre, *BW*
Norman Manea, *L'Enveloppe noire*
Norman Manea, *Les Clowns*
Antoine Volodine et Olivier Aubert, *Macau*
Jacques Roubaud, *'le grand incendie de Londres' (nouvelle
édition du grand projet)*
Alix Cléo Roubaud, *Journal (1979-1983) (rééd.)*
Herbert Huncke, *Coupable de tout et autres textes*
Lou Reed, Lorenzo Mattotti, *The Raven / Le Corbeau*